

fléchis, que des députés, recrutés des deux côtés de la Chambre, partageant leurs sentiments, sont tenus de respecter leurs désirs. Si des députés prennent cette attitude, c'est que le ministère du jour est appuyé par une telle majorité qu'ils failliraient à leur devoir envers la patrie si, partageant le sentiment de cette grande majorité, ils ne prêtaient pas leur concours au ministère.

Pourquoi le député de Wellington-Sud (M. Guthrie) a-t-il pris la parole cet après-midi, et proclamé par tout le pays que le manifeste de vendredi dernier ne signifie rien, manifeste publié par un conciliabule libéral tenu dans la ville de Toronto, et déclarant que les libéraux se rallieraient autour de sir Wilfrid Laurier et obtiendraient aussi la victoire dans la présente guerre?

C'est parce que l'honorable député de Wellington-Sud sait que lors même que lui et tous les autres membres de la Chambre parleraient de victoire jusqu'au jour du jugement dernier, cela n'avancerait rien; ce qu'il faut c'est l'adoption d'un plan déterminé si nous voulons remporter la victoire, et cette victoire est impossible si nous adoptons la politique du très honorable chef de l'opposition. Est-il jamais arrivé à un chef politique de perdre un ami aussi sincère, je dirai même aussi affectionné que l'honorable député de Lambton-Ouest (M. Pardee)? Celui-ci abandonne le chef de l'opposition parce que, voyant un tel courant de l'opinion publique en faveur de cette loi, il a cru devoir l'appuyer lui-même. C'est aussi parce que cette mesure reçoit l'appui de son propre parti; ce n'est pas parce qu'il y a divergence d'opinion, mais parce que le sentiment populaire semble, en presque chaque partie du pays, être favorable à l'adoption de la présente loi.

Je déplore jusqu'à la prédiction même de dissensions, mais je ne crois pas que le peuple tente de résister à une loi votée par la majorité de ses représentants. Je ne vois aucun motif de résistance; mais je répéterai ici ce que j'ai dit antérieurement, je préférerais de beaucoup voir la désunion entre ceux qui vont de l'avant et les lâcheurs de ce pays, alors que nous pourrions régler ces différends chez nous, que de voir le désaccord surgir entre ce pays et ceux qui le défendent. Voilà une sorte de désunion, de division d'extirpation de la Confédération pour employer les mêmes termes que le chef de l'opposition—dont je ne désire nullement être témoin. Il a toujours existé dans tous les pays du

infiniment plus déplorable, entre le peuple monde des gens qui vont de l'avant et d'autres qui restent en arrière. Vous ne pouvez trouver un pays, fût-ce un pays autocrate, encore moins un pays démocrate, où vous ne rencontrez des gens d'initiative et d'autres qui leur mettent des bâtons dans les roues, lorsqu'il s'agit d'entreprise nationale, et où il n'existe des groupes qui tirent toujours en arrière, une classe de gens qu'il faut pousser dans les reins et qui est plutôt un embarras qu'autre chose. Le chef de l'opposition s'imagine-t-il que c'est en marquant le pas avec les plus lents que l'on pourra obtenir l'harmonie dans ce pays? Est-ce là sa prétention, sa politique? C'est sans doute ce qu'il fait; il marque le pas avec les plus lents. Au Canada, à cette heure où la guerre exige que l'on agisse avec le plus de célérité possible, si, pour obtenir l'union, il faut se contenter de suivre les traînards, j'avouerai ma répugnance pour une telle union; mieux vaut faire face à la désunion. Allons-nous, dans cette guerre où nos libertés, notre vie même sont en jeu, mesurer nos forces d'après ceux qui ne veulent prendre aucune part au conflit.

S'il est quelqu'un, en ce pays, qui ait provoqué la désunion, c'est bien le chef de l'opposition. Il y a deux mois à peine, le Gouvernement lui fit une offre qui, si elle avait été acceptée, eût cimenté l'union parmi tous les membres de cette Chambre et les habitants de ce pays qui approuvent cette guerre. Mais il crut devoir rejeter cette offre, qui est la plus généreuse qu'un homme d'Etat ait jamais faite à un adversaire politique, et ce, pour suivre les traînards au lieu de marcher avec ceux qui vont de l'avant. Que le chef de l'opposition prenne garde; qu'il ne s'illusionne pas; l'idée de coalition qu'il a refusée, coalition dans la Chambre et coalition dans le Gouvernement, fait son chemin plus qu'il ne s'en doute. Lorsque le peuple se prononcera, le leader de la gauche sera surpris de constater la coalition qui existe parmi le peuple canadien, quoiqu'elle n'existe pas dans cette Chambre, et ce, par la faute du chef de l'opposition. Cette coalition elle existe chez le peuple qu'il voudrait diviser, et elle subsistera jusqu'au jour de la victoire finale. En effet, le peuple déclarera que le gouvernement qui pousse la campagne de guerre avec le plus de vigueur est bien celui qui le représente le mieux, fût-il libéral ou conservateur. Le chef de l'opposition est responsable de cet état de choses, et jamais il ne pourra se dis-